

16/05/2017


L'EXPRESS

NEUCHÂTEL Des femmes venant de huit pays différents et réunies par l'association Recif se sont racontées sur scène. Retour sur ces récits morcelés qui questionnent notre rapport à l'identité.

Histoires de femmes immigrées



C'est grâce à une collaboration entre Recif et le théâtre du Pommier que le spectacle a pu avoir lieu. CHRISTIAN GALLEY

A⁻ A⁺ 

LOLA LE TESTU

Rose est Camerounaise, Irina vient du nord de la Russie, Alicja est née à Cracovie en Pologne, Ayse est Kurde, du côté de la Turquie, Lucy est Anglaise et Lucila Chilienne. Elles étaient huit, debout sur la petite scène du théâtre du Pommier, jeudi soir dernier à Neuchâtel. Chacune venant d'un pays différent, chacune avec une histoire à rapporter.

Elles sont toutes immigrées et installées dans la région depuis quelques mois ou plusieurs années, à l'exception d'une jeune fille qui est chaux-de-fonnière. C'est l'association Recif qui les a réunies à l'occasion d'un atelier d'écriture, dirigé par l'animatrice Dominique Natali. En quelques mois, l'atelier s'est transformé en un spectacle, entre lecture et mise en scène, intitulé «Eclats de vie». Un peu gauches, les participantes se sont livrées avec sincérité et émotion. Elles ont raconté des fragments de souvenirs et l'histoire de leurs migrations.

Récits de migration

Alicja, 61 ans, se souvient de son départ de la Pologne en 1988, de son passage par l'Allemagne, puis par le Canada, pour, enfin, arriver en Suisse. «C'était difficile et injuste. Tu es la même personne, mais avec ton passeport polonais, tu n'avais

pas le droit de venir ici.»

Aujourd'hui, cela fait quinze ans qu'Alicja vit à La Coudre. Elle a un sourire doux et les larmes aux yeux lorsqu'elle parle de sa mère, malade, qui est restée en Pologne. «Quand je pense à ma mère, je suis déchirée. Pour l'atelier, j'avais retrouvé une vieille photo de nous deux, dans un carton à la cave. Dessus, on est sur un sentier et elle me tient la main. Je me souviens de ce moment-là, je pensais que nous allions toujours marcher ensemble dans la vie.» Ecrire sur cette photo lui a permis de se libérer. «Maintenant, je parle à mes petits-enfants de la vie à Cracovie sous le communisme, de la dureté du quotidien, du froid...»

Lucy, elle, a déménagé dix-neuf fois. Elle est née à Londres, mais elle a vécu en Géorgie, au Honduras, en Ecosse à Edimbourg puis sur l'île d'Aran. Sa vie est un éternel mouvement et cela la fait rire. Lucy est musicienne, sur les planches elle joue de la flûte traversière entre les scènes. Comme les autres, elle se raconte, décrit ses innombrables déplacements. Elle évoque brièvement le décès de son mari en montagne: «Edimbourg est devenu un lieu de tristesse.» Surtout, Lucy revient sur ses souvenirs de jeunesse, la chaleureuse maison de sa grand-mère, l'enfance heureuse et bohème.

Souvenirs d'enfance

«Mes parents ont décidé de déménager encore. [...] Nous étions six personnes, deux chiennes, deux chats et un oiseau», se remémore Lucy. «La maison était trop petite, le piano et la table ne rentraient pas à l'intérieur. Mon père a coupé la table et laissé le piano là. Alors, mon père faisait ses répétitions dehors, jusqu'à ce que les touches en ivoire tombent.»

Rose aussi se souvient de son enfance au Cameroun. Sur scène, elle se définit elle-même comme «une maman et une grand-maman». Rose a 52 ans, un chemisier blanc et un joli foulard. Pour Rose, qui habite à La Neuveville depuis huit mois, «écrire, ce n'est pas difficile: les histoires coulent de nous». Les souvenirs ressurgissent, comme la maison de son grand-père au Cameroun, qu'elle pensait avoir oubliée, avec «sa cuisine simple, sa toiture de paille, ses murs et ses sols en terre battue [...]. Il y avait toutes ces odeurs comme une crème de palmiste (un palmier) ou de noix de coco et du tabac qui se dégageait de la pipe de mon grand-père.»

Le spectacle «Eclats de vie» est un kaléidoscope d'images du monde entier, émaillé de références à Baudelaire ou à Georges Perec. Ces récits morcelés font écho à des thèmes universels, comme l'identité, la mémoire et la peur de la mort. La représentation se clôt sur une diatribe de Rose, dure et implacable. «Je ne voudrais pas crever, avant d'avoir vu mon fils se marier [...]. Je ne voudrais pas mourir, avant d'avoir vu ma mère manger du caviar acheté par moi.» En descendant de scène, les actrices sont émues. Avec un sourire, Rose nous confie que «ces histoires expliquent comment on peut être blessé par la vie, et puis, comment on oublie».



